

moment, les deux nations rivales conservèrent ces deux couleurs. Toutefois, jusqu'à Charles VIII, la flamme de toutes les lances fut écarlate; seule, la cornette royale était blanche. Le blanc devint, sous François I^{er}, couleur de colonel, c'est-à-dire qu'avoir du blanc au casque ou à la lance et monter un cheval blanc, c'était exercer un commandement principal et le manifester ostensiblement. De là vint l'usage du pavillon blanc ou pavillon amiral. « Le blanc, dit le général Bardin, cessa d'être arboré comme couleur royale ou couleur de chef légitime d'armée sous Charles IX et sous Henri III; ces rois reprirent le rouge et laissèrent le blanc aux huguenots; aussi le blanc redevint séditieux, comme il l'avait été au temps des chaperons; mais il se réhabilita, grâce à l'écharpe de Henri IV, et, sous son règne, la casaque blanche des huguenots cessa d'être le signe d'un parti; cependant, le blanc ne fut pas reconnu par ce monarque comme couleur unique et prédominante; c'est ce que prouve le pavillon qu'il donna aux Hollandais. Le blanc n'était pas regardé non plus par Louis XIV comme la couleur du roi, puisque ce prince s'attribuait la couleur du feu. Au xvi^e siècle, le blanc parut redevenir la couleur nationale, car ce fut la nuance dominante de l'uniforme de l'infanterie française, nuance qu'elle conserva jusqu'en septembre 1793. On sait que la Révolution adopta les trois couleurs : bleu, blanc, rouge; l'Empire les promena sur tous les champs de bataille de l'Europe. La Restauration se hâta de proscrire ce drapeau qui lui rappelait tant de défaites, et, revenant à l'étendard blanc, refit de cette couleur la couleur nationale, jusqu'au moment où le gouvernement issu de la révolution de 1830 releva, pour toujours sans doute, les trois couleurs, symbole si cher au peuple, qui les regarde comme le signe de son triomphe et de son affranchissement.

BLANC (Le), ville de France (Indre), ch.-l. d'arrond., à 56 kil. S.-O. de Châteauroux, à 295 kil. S.-O. de Paris, sur la Creuse; pop. aggl. 4,501 hab. — pop. tot. 5,822 hab. L'arrond. a 6 cant., 56 comm. et 59,086 hab. Tribunal de 1^{re} instance, justice de paix; filature de lin et d'étoffe, blanchisserie, fabriques de draps. Jadis place forte, défendue par une enceinte flanquée de tours et protégée par trois châteaux forts, dont il ne reste que quelques vestiges, cette ville, admirablement située, renferme une église romane du xii^e siècle, dédiée à Saint-Genitour, apôtre de Le Blanc.

BLANC (mont), la plus haute montagne de France et d'Europe, dans le département de la Haute-Savoie, près des frontières de l'Italie. Le point culminant de ce géant des Alpes, situé par 45° 50' lat. N. et 4° 32' long. E., s'élève à 4,810 m. Presque taillé à pic du côté S.-E., il présente au N. et au S. la forme d'une pyramide dont le sommet est perpétuellement couvert de neiges et de glaciers. La constitution géologique du mont Blanc est en grande partie granitique; cependant, le calcaire et le gypse se rencontrent au N.-O., tandis que dans le S.-O. on trouve du schiste argileux de transition et du schiste micacé.

Elle n'est pas encore bien ancienne, cette mode qui attire chaque année des masses de touristes au pied du mont Blanc et vers les montagnes de la Suisse. Le sentiment de la nature, le goût de ses beautés pittoresques ne datent que de la fin du siècle dernier, et furent répandus surtout par les écrits de Bernardin de Saint-Pierre et de J.-J. Rousseau. Goethe est le premier qui, dans ses *Lettres écrites de la Suisse*, ait parlé du mont Blanc, qu'on ne connaissait encore que par les descriptions scientifiques de Bourrit et de Gruner : « Il faisait sombre quand nous approchâmes de la vallée de Chamounix, écrivait-il le 2 novembre 1779. Les étoiles parurent les unes après les autres, et nous aperçûmes sur les cimes, à notre droite, une lumière que nous ne pouvions pas expliquer. Claire, sans éclat, comme la voie lactée, plus épaisse cependant, ressemblant presque aux Pléiades, elle absorba notre attention, jusqu'à ce qu'enfin, quand nous changâmes de position, ainsi qu'une pyramide éclairée par une mystérieuse lumière intérieure, qui ne saurait mieux être comparée qu'à un ver luisant, elle domina les cimes de toutes les autres montagnes, et se révéla à nous comme la cime du mont Blanc. La beauté de ce spectacle était extraordinaire; car, tandis qu'enroulée d'étoiles, cette cime brillait, sur un développement immense, elle semblait appartenir à une sphère plus élevée, et nous avions peine à rattacher dans notre pensée ses racines à la terre. Devant elle nous aperçûmes une suite de sommets neigeux se détachant sur des pins noirs, et d'immenses glaciers qui, du milieu de sombres forêts, descendaient dans la vallée. La vallée de Chamounix était alors aussi ignorée et solitaire qu'elle est aujourd'hui bruyante et animée. Saussure, l'ayant visitée dans ses excursions scientifiques, eut l'idée de gravir le mont Blanc pour en mesurer la hauteur exacte et y faire diverses expériences. Ses premières tentatives ne furent pas couronnées de succès; il eut même beaucoup de peine à trouver des guides pour l'accompagner dans cette aventureuse excursion. Mais son idée avait germé, et plusieurs guides cherchèrent un chemin vers cette cime escarpée. Un d'eux, Jacques Balmat, réussit le

premier, et, au mois d'août 1786, en compagnie du docteur Paccard, il alla planter un drapeau sur le sommet du mont Blanc. Sausure, ayant appris cette prise de possession, renouvella sa tentative, et, dans l'été de 1787, il fit sur le mont Blanc une ascension couronnée de succès et très-fructueuse pour la science. « Le mont Blanc, dit-il dans sa relation, est la montagne la plus élevée de l'ancien continent. L'Amérique méridionale, seule, renferme dans la chaîne des Cordillères des pics d'une plus grande hauteur. Le plus élevé que l'on connaisse est le Chimborazo, qui a 3,217 toises au-dessus de la mer, et, par conséquent, 767 toises de plus que le mont Blanc. Mais jamais aucun homme n'en a atteint la cime. M. de La Coudamine dit que le Pichincha et le Coraçon n'ont, l'un que 2,430, et l'autre 2,470 toises de hauteur absolue; et que c'est la plus grande hauteur où l'on sache que l'on soit jamais monté. Le mont Blanc est donc encore la cime la plus élevée du monde où l'homme soit parvenu. » Depuis l'ascension de Saussure, bien d'autres l'ont imité, et, dans ces derniers temps surtout, gravir le mont Blanc est devenu à la mode. Des femmes mêmes l'ont tenté avec succès; mais les Anglais sont toujours les plus nombreux parmi ces touristes aventureux, séduits par ce qu'il y a d'étrange et d'insolite dans cette expédition. Il faut le dire aussi, les difficultés sont devenues bien moins grandes; au lieu de dix-huit guides que Saussure menait avec lui, trois suffisent aujourd'hui, et il ne faut que deux jours là où il en a mis quatre; quelques-uns même ont accompli l'expédition en un seul jour, mais c'est une exception très-rare. Le chemin est connu comme une grande route, et les seules modifications qu'éprouve la marche des voyageurs sont celles qu'apportent les crevasses et les avalanches, qui transforment sans cesse ce sol mouvant. Si l'on pouvait gravir en ligne droite les flancs de la montagne, on en atteindrait facilement la cime, séparée à peine par une distance de 9 kilom. du fond de la vallée de Chamounix; mais les détours nécessités par les crevasses qui barrent souvent la route, la difficulté de marcher sur un sol tantôt glissant, tantôt mouvant, enfin la lassitude et la fatigue causées par la raréfaction de l'air à mesure qu'on approche du sommet, rendent très-longue une marche qui, dans la plaine, ne serait qu'une simple promenade. La première journée de l'ascension est la moins longue et la moins pénible; sept ou huit heures suffisent pour conduire à la Cabane des grands mulets, où l'on passe la nuit au milieu des glaces et des neiges. En quittant la vallée de Chamounix, on gravit une forêt de sapins, puis des pâturages escarpés. Après avoir passé le *Chalet de la Para* et la *Pierre pointue*, où un pavillon de refuge a été construit, on pénètre dans une région plus solitaire et plus déserte; il faut longer les moraines, se frayer une route sur ces blocs énormes de granit, que le glacier a disjoint dans son mouvement continu. Les difficultés sérieuses ne tardent pas à se présenter : après avoir dépassé la *Pierre de l'Echelle*, bloc d'environ 15 m. de haut, et qui forme une caverne sous laquelle on abritait jadis l'échelle qui servait aux excursions, on arrive au *Couloir de l'avalanche de l'aiguille du Midi*; ce passage est très-dangereux, et on le franchit le plus rapidement possible, à cause des avalanches qui le traversent incessamment. Dès ce moment, guides et voyageurs sont tous attachés ensemble à une corde, destinée à retenir celui qui ferait un faux pas, ou sous les pieds duquel le sol viendrait à s'effondrer. Les vastes plaines de neige qu'il faut traverser sont semées d'écueils et de précipices; souvent ce tapis, d'une blancheur éblouissante, recouvre une crevasse d'une effrayante profondeur; parfois même le pont de neige qui a supporté les premiers passants cède sous l'effort des derniers, et l'échelle, jetée d'une crevasse à l'autre, est indispensable pour assurer le passage. La route tout entière est semée de petits lacs aux ondes azurées; malheur à celui qui ne saurait résister à la tentation de s'en approcher! ce sont les orifices de crevasses gigantesques, dont les abords sont recouverts d'une neige sans consistance, qui s'affaisse sous le poids le plus léger. Après avoir traversé la région des *Séracs*, énormes blocs de glace d'une forme à peu près cubique, et qui se dressent menaçants comme les gardiens de ces solitudes, on arrive, après avoir eu une pente rapide à gravir, à la *Cabane des grands mulets*. Cette cabane, ou plutôt ce refuge, est située à une hauteur de 3,050 m., sur des rochers isolés, et à l'abri des grands vents qui soufflent sur ces sommets. On n'y trouve ni le confortable ni même le nécessaire; mais au moins on peut s'y reposer, reprendre des forces, s'y mettre à l'abri et même y dormir, halte que les premiers excursionnistes étaient obligés de faire sur la neige. Une seconde cabane à deux compartiments (côté des hommes et côté des femmes) vient d'y être établie, et, pour peu que le nombre des voyageurs augmente, on y verra bientôt un hôtel; car, pour les Savoyards, des qu'il s'agit de gagner de l'argent, le mot *impossible* n'est pas français. Une étrange impression s'empare du voyageur parvenu à ces hauteurs désertes, où toute vie semble suspendue, où règne un silence solennel, où aucune trace de végétation n'apparaît, et où quelques phalènes apportées par les vents et gisant sur le

sol rappellent seules la nature animée. La vue est immense et magnifique : la vallée de Chamounix, le lac de Genève, le Jura s'étendent sous vos yeux comme sur un plan en relief, tandis que sur votre tête de nombreuses cimes de rochers semblent défier vos efforts et vous faire douter de la possibilité de les gravir. Parfois, des phénomènes naturels viennent ajouter à la magnificence du spectacle, comme dans le coucher du soleil, qu'il fut donné à Saussure de contempler : « La vapeur du soir qui, comme une gaze légère, tempérait l'éclat du soleil et cachait à demi l'immense étendue que nous avions sous nos pieds, formait une ceinture du plus beau pourpre qui embrassait toute la partie occidentale de l'horizon, tandis qu'au levant les neiges des bases du mont Blanc, colorées par cette lumière, présentaient le plus grand et le plus singulier spectacle. A mesure que la vapeur descendait en se condensant, cette ceinture devenait plus étroite et plus colorée; elle parut enfin d'un rouge de sang, et, dans le même instant, de petits nuages, qui s'élevaient au-dessus de ce cordon, lançaient une lumière d'une si grande vivacité, qu'ils semblaient des astres ou des météores embrasés. Je retournai la lorsque la nuit fut entièrement close; le ciel était alors parfaitement pur et sans nuages, la vapeur ne se voyait plus que dans le fond des vallées; les étoiles, brillantes mais dépourvues de toute espèce de scintillation, répandaient sur les sommets des montagnes une lueur excessivement faible et pâle, mais qui suffisait pourtant à faire distinguer les masses et les distances. » Après un repos plus ou moins long pris dans cet étroit espace, où l'on étouffe quand on ne gèle pas, on se remet en marche à une heure du matin. Une fois le glacier de Tacconay franchi, on arrive à des pentes de neige, appelées les *Petites montées*, que l'on gravit en zigzag, et qui vous conduisent au *Petit plateau*, au *Second plateau*, puis enfin au *Grand plateau*. Ce grand plateau est une plaine de glace qu'on met une heure à traverser; elle est renfermée entre le dôme du Gouter, le mont Blanc et les monts Maudits, et terminée par des pentes de glace abruptes, d'immenses crevasses et des escarpements de granit appelés les *Rochers rouges*. De fréquentes avalanches balayent cette plaine glacée et ont déjà causé plus d'un accident. MM. Martin, Bravais et Le Pileur dressèrent une tente en cet endroit au mois de juillet 1844, et passèrent plusieurs jours à faire des observations scientifiques.

Pour arriver au sommet des *Rochers rouges*, il faut gravir une pente roide et dangereuse, le *Mur de la cote*, montagne de glace dans laquelle la hache doit tailler les degrés où se posent les pieds des voyageurs. C'est à ce moment que l'ascension offre son caractère le plus pittoresque et le plus terrifiant. Le long d'une muraille escarpée, quelques hommes, attachés les uns aux autres, sont là se cramponnant à ces parois glacées, quelquefois ébranlés par la chute d'un d'entre eux, à qui le pied a glissé. Les guides vont intrépidement taillant des degrés dans la glace vive, soutenant ceux dont les pas chancellent, ou portant des provisions sur leur dos. Pendant ce temps, mille télescopes, braqués du fond de la vallée, suivent anxieusement ces hardis voyageurs dans leur lutte avec la nature. Des *Rochers rouges*, on arrive promptement aux *Petits mulets*, situés à 4,666 m. A peine 150 m. vous séparent du sommet du mont Blanc; et pourtant il faut une heure pour les franchir. C'est surtout dans cette dernière partie de l'ascension que se produisent les phénomènes physiques les plus singuliers : la respiration devient très-pénible, à cause de l'extrême raréfaction de l'air; on avance très-lentement, et l'on est haletant comme si l'on venait d'arriver au but d'une course précipitée. Les poumons réclament toujours leur ration d'air ordinaire, et chaque aspiration ne leur en apporte qu'une faible quantité. Des picotements et même des douleurs assez vives se produisent dans l'intérieur des membres et jusque sur la peau. Chez la plupart, des saignements de nez, des vomissements violents se déclarent; les plus robustes résistent, il est vrai, à ces accidents, mais ils sont atteints d'une fatigue, d'une lassitude invincible; ils respirent péniblement; un sommeil de plomb les sollicite à s'étendre sur la neige; une soif ardente les dévore, et ils sont obligés de s'arrêter toutes les deux ou trois minutes pour reprendre des forces. Mais aussi, quand ils sont arrivés au terme de leur course, quel magnifique panorama se déroule sur leur tête, à leurs pieds, et surtout à l'horizon! Mais ici encore laissons la parole à Saussure, qui décrit, il est vrai, plutôt en physicien qu'en poète, mais dont la description mérite cependant d'être rapportée : « Je pus jouir sans regret du grand spectacle que j'avais sous les yeux. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me déroba, à la vérité, la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de la France et de la Lombardie; mais je ne regrettais pas beaucoup cette perte : ce que je venais de voir et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis longtemps connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux; il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le *Midi*, l'*Argentièrre*, le *Géant*, dont les bases

même avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisisais leur rapport, leur liaison, leur structure, et un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir. On ne trouve point de plaine sur la cime du mont Blanc; c'est une espèce de dos d'âne ou d'arête allongée, dirigée du levant au couchant, à peu près horizontale dans sa partie la plus élevée, descendant à ses deux extrémités sous des angles de 28 à 30°. Cette arête est très-étroite, presque tranchante à son sommet, au point que deux personnes ne pourraient pas y marcher de front; mais elle s'élargit et s'arrondit du côté de l'est, et elle prend du côté de l'ouest la forme d'un avant-toit saillant au nord. Toute cette sommité est entièrement couverte de neige; on n'en voit saillir aucune arête de rocher, si ce n'est à 60 ou 70 toises au-dessous. Des deux faces de l'arête, celle du nord descend rapidement, d'abord sous un angle de 40 à 50°; mais elle devient ensuite plus rapide, et finit par aboutir à d'affreux précipices. Au midi, au contraire, cette pente est fort douce, de 15 à 20° au plus; et, plus bas, elle forme un berceau en se relevant en sens contraire, du côté du sud, où elle va former du côté de l'*Allée Blanche* une pointe assez élevée, sous laquelle est un avant-toit de neige. Cette saillie au midi est cause que, quand on regarde la cime du mont Blanc de profil, du côté de l'est ou de l'ouest, du Saint-Bernard, par exemple, ou de Lyon, on voit au-dessous de cette cime une espèce de crochet ou de nez retourné qui se relève du côté du midi. La surface de la neige sur la cime est couverte d'un vernis mince de glace qui devient écaillé en s'éclatant. Des coups de soleil fondent la neige à sa surface, et comme elle se règle bientôt après, cela forme une espèce de vernis. Dès qu'il s'élève un vent un peu fort, ce vent déchire ce vernis, soulève ces écaillures et les fait voler à une grande hauteur. Il s'y joint des neiges en poussière que le vent entraîne encore plus facilement. On aperçoit alors des vallées voisines une espèce de fumée que l'on prendrait pour un nuage qui s'élève de la cime en suivant la direction du vent. Les gens du pays disent alors que le *mont Blanc fume sa pipe*. Cette neige volante se teint en rouge au soleil couchant, et ressemble quelquefois à la flamme d'un volcan. Sous ce vernis de glace, la neige est assez ferme, et quoiqu'on puisse y enfoncer un bâton, elle présente cependant assez de résistance. Les pentes au-dessous de la cime, qui sont exposées à une action plus forte des rayons du soleil, se fondent à une plus grande profondeur, et, en se regelant ensuite pendant la nuit, elles forment une croûte plus épaisse, qui, dans quelques endroits, soutient un homme sans se rompre, mais dans d'autres se brise sous ses pieds. Au-dessous de cette croûte on trouve, surtout dans les pentes rapides, une neige folle et incohérente, dans laquelle on n'enfoncé pourtant ordinairement que jusqu'à mi-jambe, parce qu'on rencontre alors une autre croûte qui soutient; car, lorsqu'on trouve, comme je l'ai éprouvé en hiver, des neiges absolument en farine, on y enfoncé jusqu'à la ceinture. La grande pureté et la transparence de l'air, qui sont les causes de l'intensité de la couleur bleue du ciel, produisent vers le haut du mont Blanc un singulier phénomène, c'est que l'on peut y voir les étoiles en plein jour; mais pour cela il faut être entièrement à l'ombre, et avoir même au-dessus de sa tête une masse d'ombre d'une épaisseur considérable; sans quoi l'air, trop fortement éclairé, fait évanouir la faible clarté des étoiles. Un autre effet singulier de la pureté de l'air et de la couleur foncée du ciel, qui en est la suite, fut un mouvement de terreur qu'il inspira à quelques guides dans une des premières tentatives qu'ils firent pour atteindre la cime. Comme ils gravissaient une pente de neige rapide, ils virent tout d'un coup le ciel par une espèce d'embrasure qui terminait le haut de cette pente. La couleur noire du ciel leur fit prendre cette embrasure pour un gouffre; ils rebrousèrent d'épouvante et rapportèrent à Chamounix qu'ils n'avaient pas pu avancer parce qu'ils avaient vu un gouffre horrible s'ouvrir devant eux. Il n'est pas donné à tous ceux qui font l'ascension de jouir du magnifique spectacle qu'on aperçoit du haut du mont Blanc; un temps serain, sans nuages, est chose très-rare à cette hauteur; et la plupart, pour prix de leurs efforts surhumains, doivent se contenter de voir les nuages abaissés à leurs pieds. Ceux que le temps a favorisés restent deux ou trois heures sur ce sommet, occupés à contempler le panorama qui se déroule sous leurs yeux. Au lieu de s'asseoir, ils se couchent sur le ventre, cette position étant la plus commode pour respirer dans cette atmosphère où l'air est si rare. Malgré la fatigue qu'ils ont éprouvée, aucun aliment ne les tente, et leur unique soin est de faire fondre de la neige pour apaiser la soif qui les dévore. Quelques heures suffisent pour effectuer la descente; mais, chose qui semblera étrange à tous ceux qui n'ont jamais fait d'ascension, cette descente est plus fatigante et plus périlleuse que la montée. Le corps, entraîné par son poids, a besoin d'une grande force de résistance pour ne pas se laisser aller sur ces pentes roides et glissantes. Les parties neigeuses sont promptement franchies; on n'a qu'à se laisser glisser, et l'extrémité inférieure est bien-